

La liberté par la connaissance

Odile Jacob, 2004

Robert Castel

Entre la contrainte sociale et le volontarisme politique

Si l'on récuse une interprétation déterministe de l'œuvre de Pierre Bourdieu, le type d'agent social dont il forge la théorie dispose d'une *marge de manœuvre* par rapport à l'état de la société dominé par les contraintes. Cette possibilité de libération tient d'abord à la prise de conscience, permise ou facilitée par la théorie sociologique, de l'économie réelle des rapports sociaux qui dévoile une immense injustice derrière les agencements sociaux dominants, et on peut dès lors s'indigner de l'état du monde. Ce fut le cas de Pierre Bourdieu qui toute sa vie a maintenu une sorte de rage contre ce qu'il pensait être une usurpation de légitimité de la part des détenteurs des positions dominantes, indignation que ni les honneurs ni la large notoriété qui les accompagne ne sont jamais parvenus à calmer. Mais il s'agit là d'une réaction non pas unique ou purement subjective mais personnelle, une sorte de catharsis dont une sociogenèse de l'individu Bourdieu peut largement rendre compte. En même temps Pierre Bourdieu était évidemment trop bon sociologue pour ignorer que l'action politique est une pratique *collective*. La question politique n'est pas seulement celle de la prise de conscience personnelle, même lorsqu'elle débouche sur la révolte. Elle est la question de l'organisation de formes de représentations et d'actions *collectives*. Hors de ce point de vue la théorie sociologique de Bourdieu – toute différente en cela de celle de Marx en son temps – paraît rendre plutôt improbable un mode d'action politique susceptible de renverser les rapports de domination. Il y a par exemple dans les *Méditations pascaliennes* un passage extrêmement pessimiste sur les capacités des dominés à dépasser la résignation : « Les dominés sont toujours beaucoup plus résignés que ne le croît la mystique populiste et que pourrait même le laisser penser la simple observation de leurs conditions d'existence ... étant faits aux exigences du monde qui les a faits, ils acceptent comme allant de soi la plus grande part de leur existence. » (p. 274) Il y a en effet une sorte de rationalité sociologique dans la résignation. Elle est l'effet d'un apprentissage, une forme de *learning by doing* dans un monde social impitoyable. S'adapter à cet ordre des choses, c'est dès lors faire preuve d'une sorte de sagesse résignée consentant à la nécessité parce que l'on ne peut pas faire autrement. Et Pierre Bourdieu en rajoute en quelque sorte en notant que certaines formes de révoltes, comme celles d'adolescents en rupture, sont tout sauf révolutionnaires, car elles reproduisent en leur sein les modes dominants de la domination et le conformisme social : le machisme, la rigidité des structures hiérarchiques dans les groupes de jeunes, la fermeture aux autres groupes défavorisés, etc.

Il est vrai que ces paragraphes des *Méditations pascaliennes* sont suivis d'autres pages intitulées « Une marge de liberté » (p. 277), où Bourdieu évoque « une action politique visant à rouvrir l'espace des possibles ». Les espérances ne sont pas mécaniquement liées aux chances objectives bien que, dit Bourdieu, « elles tendent universellement à s'accorder à peu près aux chances objectives », ce qui quand même assez grave. Mais il peut néanmoins se produire des situations de désajustement entre les espérances et les chances dans lesquelles des possibilités nouvelles, plus ou moins improbables, prennent une certaine crédibilité. Pouvoir symbolique des utopies, des hérésies, des programmes subversifs qui peut rencontrer des malaises et des

mécontentements diffus, et ouvrir sur un avenir différent de celui qui est généralement promu par l'ajustement des espérances aux chances objectives qui, lui, est un puissant facteur de conservation de l'ordre social.

Mais force est de convenir que l'argumentation de Bourdieu n'a pas ici la clarté et la puissance qui sont les siennes lorsqu'il la face cachée des rapports de domination et des logiques sociales qui conspirent au maintien du *statu quo*. C'est du moins mon impression. Il apparaît gêné dans ses formulations comme s'il écrivait à contre-emploi – comme on dit d'un acteur qu'il joue à contre-emploi. C'est que, me semble-t-il, par rapport à une problématique du changement politique, Bourdieu est pris dans un paradoxe (je n'ai pas dit une contradiction). Au fur et à mesure qu'elle se développait, sa pensée s'est faite plus cohérente et plus systématique dans la dénonciation théorique des rapports de domination. Il construisait ainsi une fresque de plus en plus impressionnante de la force de ces rapports de domination, de leur ampleur qui couvrait tous les champs sociaux, et de l'efficacité quasi diabolique de leurs ressorts cachés. (p. 211 à 213)

A quoi sert la sociologie ?

Bernard Lahire, dir.
La Découverte, 2004

Claude Grignon

Sociologie, expertises et critique sociale

Cette souveraineté critique des sciences sociales fait de celles-ci un enjeu ; en tant que critique ultime, critique de la critique, elles deviennent une arme de choix, et sont plus que jamais exposées à être utilisées et enrôlées par les partis politiques et les intellectuels. La sociologie critique cède ainsi à la *dérive édifiante* chaque fois qu'elle sacrifie ses propres règles et ses propres censures aux directives et aux interdits que lui imposent les causes qu'elle épouse, naguère cause du peuple ou du prolétariat, maintenant cause des femmes ou de « l'environnement » ; la détermination du vrai et du faux, ce qui est le seul but de la recherche scientifique, doit alors s'incliner devant la détermination intéressée du juste et de l'injuste, qui prend son apparence et sa place. A force de sympathiser avec les groupes qu'il étudie le sociologue finit par partager leurs croyances, par reprendre à son compte les rationalisations que lui prodiguent les « théories indigènes ». C'est ainsi que la sociologie des religions devient une sociologie religieuse, ou que la sociologie des cultures populaires cède à l'attraction du populisme. Lorsqu'elle cède à cette dérive, la sociologie engagée, mise au service d'une cause, ne diffère pas de la sociologie appliquée, mise au service d'une firme : dans les deux cas, la recherche est encadrée et guidée par des fins qui lui sont assignées de l'extérieur. Les sociologues engagés ne peuvent être vraiment utiles aux causes qu'ils défendent (c'est-à-dire à ceux que ces causes prétendent représenter, et non à ceux qui les représentent) que s'ils leur appliquent le programme de la sociologie critique, en mettant au jour les enjeux et les mécanismes des conflits d'intérêts internes, les rapports entre les prises de position et les stratégies des leaders, les ressorts des luttes et des croyances internes, etc. Cette sociologie qui s'engage sans sympathiser éclairerait les militants ; elle a évidemment peu de chance d'être tolérée par leurs chefs et par les sociologues organiques qui les entourent. La sociologie ne céderait sans doute pas aussi facilement à la dérive édifiante si les conditions sociales dans lesquelles elle s'exerce ne la conduisaient à confondre spontanément la critique sociologique et la critique sociale. La formation littéraire de la grande majorité des sociologues leur permet difficilement d'imaginer d'autres modèles de l'excellence intellectuelle que les penseurs consacrés sur qui ils ont appris à concentrer leur capacité juvénile d'admiration. Plus la réussite scolaire des sociologues est grande, plus leurs ambitions sont élevées, et plus cette identification aux maîtres à penser a de chances de s'imposer à eux, de constituer la référence implicite de l'idée qu'ils se font de leur vocation et de leur mission, l'étalon sur lequel ils ajustent leurs projets. L'attraction que le modèle consacré de « l'intellectuel » exerce sur les sociologues est renforcée par les attentes du public cultivé, par le goût de celui-ci pour la « culture générale » (et sa réticence à l'égard de la culture scientifique « étroitement » spécialisée). Pour paraître utile et intéressante, pour être considérée, retenue et comprise, la sociologie doit se laisser porter par les mouvements sociaux, s'appuyer sur les intérêts, les croyances, les émotions et les illusions qu'ils suscitent ; la sociologie la plus soucieuse de sa dignité magistrale doit se mettre à l'école de la sociologie amusante et consentir, sans plus de manières, à apporter sa contribution régulière aux variétés culturelles par l'intermédiaire des débats d'idées. Le milieu académique semble offrir de moins en moins de compensations à ceux qui acceptent de

sacrifier les profits mondains de l'engagement à une conception plus scientifique de la sociologie, et les protéger de plus en plus mal contre les anathèmes auxquels les expose inévitablement leur manque d'orthodoxie.

Le prestige du maître à penser auprès des sociologues résulte aussi de la confusion entre l'enseignement et la recherche : la plupart des sociologues académiques sont avant tout, sinon exclusivement, des professeurs. Les éléments dramatiques et fusionnels de la prestation professorale, la communication orale, le rapport direct à l'auditoire, la « présence » personnelle, bref tout ce par quoi un cours s'apparente à un spectacle incite à développer les éléments charismatiques du rapport pédagogique et à transformer la transmission du savoir en une relation initiatique de maître à disciples. Ainsi le professorat expose les sociologues à la tentation du prophétisme. Il favorise, dans notre discipline, la transformation de pensées d'école en écoles de pensée constituées autour de « théories - œuvres » qui revendiquent le statut de théories scientifiques, qui en tiennent lieu et en prennent place, mais sont conçues et conduites sous le modèle traditionnel de l'œuvre personnelle, littéraire ou philosophique. A l'inverse des théories scientifiques, qui se savent et se veulent provisoires, les « théories - œuvres » cherchent à se pérenniser ; alors que la recherche pourrait les mettre à l'épreuve du travail empirique, l'enseignement, pour lequel elles sont faites, les en dispense. Destinées à être apprises, récitées et répétées, elles ne demandent qu'à prendre la forme mémorable d'une doctrine : la didactique engendre la dogmatique.

Une pensée qui parvient à épouser une « bonne » cause, c'est-à-dire une cause approuvée, comptant nombre de sympathisants dans le milieu professionnel, tout en se taillant, suivant la vieille recette marxiste, une réputation ombrageuse de scientificité, a de bonnes chances de s'imposer comme une théorie sociologique et de faire école. En sociologie comme ailleurs, la formule de l'œuvre personnelle contrarie et entrave la pensée scientifique ; elle risque en plus de la compromettre. Pour conquérir et retenir une clientèle, pour se populariser, la sociologie édifiante doit en effet faire vibrer à tout moment la corde de la critique sociale ; mais pour lutter contre la concurrence des autres productions intellectuelles et affirmer sa souveraineté, elle doit aussi faire passer la critique sociale pour de la critique sociologique. Plus l'analyse sociologique prend les apparences imperturbable de la science, plus elle multiplie les références érudites, plus elle se retranche derrière l'usage, ostentatoire et rhétorique des statistiques, des graphes et des extraits d'interviews, et plus les effets qu'elle produit passe inaperçus ; plus ces effets passent inaperçus et plus ils sont forts. Le sociologue qui ambitionne d'être à la fois professeur et démagogue renouvelle ainsi le coup du romancier réaliste qui fait mine de s'effacer derrière sa création ; en prétendant qu'il se contente de « laisser parler les faits » et en se réfugiant derrière la façade scientifique d'une théorie censée assumer sans le vouloir une fonction de dévoilement social, il joue sur les deux tableaux. Comme le dit Max Weber, c'est « évidemment la manière la plus déloyale d'imposer du haut de sa chaire une prise de position » (d'autant plus déloyale que la chaire est juchée plus haut sur l'échelle académique).

La sociologie critique ne peut échapper à la dérive édifiante qui la menace que si elle pratique sans désespérer la vigilance qui lui est propre¹. Résultat de la concurrence entre les sociologues, la radicalisation de la critique sociologique aboutit malheureusement à disqualifier et à prohiber la « surveillance de la surveillance » dont

1 Plus une sociologie refuse les disciplines propres aux sciences, et moins elle résiste aux pressions qui s'exercent sur elle ; c'est sans doute pourquoi les sociologues qui se veulent les plus contestataires (qui confondent en général indiscipline et insoumission) sont souvent les plus dociles.

parlait Bachelard² ; c'est ainsi que la sociologie des sciences est passé, pour dépasser Merton, du relativisme culturel au relativisme cognitif. Le relativisme absolu est sans doute la forme extrême de la sociologie édifiante, mais il n'est en rien nouveau, et il n'est sans doute pas aussi radical qu'il le paraît. Il s'inscrit dans la tradition de la critique sociologique, dont il reprend le principe : l'objectivité scientifique qui la distingue de la critique sociale et qui lui confère sa souveraineté. Rien de nouveau non plus dans l'idée qu'il faut étendre la critique sociologique aux sciences, et parmi les sciences, aux sciences humaines, parmi les sciences humaines à l'anthropologie et à la sociologie elle-même : la critique sociologique ne s'impose par définition aucune limite dans le choix de ses objets ; critique au second degré, critique de la critique, elle est nécessairement critique d'elle-même. L'idée apparemment radicale selon laquelle les produits de la science, ce que la science présente comme « vérités », sont déterminés par leurs conditions sociales de production et se réduisent à des conventions n'est jamais qu'une application du programme réducteur de base de la sociologie critique, l'expression de son scepticisme de principe. (p. 122 à 126)

2 « On est vraiment installé dans la philosophie du rationnel que lorsque l'on comprend que l'on comprend, que lorsque que l'on peut dénoncer sûrement les erreurs et les semblants de compréhension. Pour qu'une surveillance de soi ait toute son assurance, il faut en quelque manière qu'elle soit elle-même surveillée. Prennent alors existence des formes de surveillance de surveillance, ce que nous désignerons, pour abrégé le langage, par la notation exponentiel : (surveillance)². Nous donnerons même les éléments d'une surveillance de surveillance de surveillance – autrement dit de (surveillance)³. » *Le rationalisme appliqué*, Gaston Bachelard, 1949, p. 77.

Danilo Martuccelli

Sociologie et posture critique

Limites

La reconnaissance d'une tension structurelle entre la connaissance sociologique et la posture critique doit nous mener à une révision de leurs liens respectifs avec l'action sociale. Et même si le problème ne se cantonne aucunement à la tradition marxiste, c'est dans ses diverses filiations, reconnues ou pas, que la sociologie a connu les expressions les plus ambitieuses de ce projet. Le problème central n'est autre que celui du passage de l'informe social et culturel à l'ordre public et à la discipline morale. Cette perspective est inséparable de la conviction intime qu'il faut arracher les hommes de l'état brumeux ou de l'impureté dans lesquels ils se trouvent afin de les hisser à un niveau de conscience et de liberté. Le combat révolutionnaire n'était rien d'autre que la capacité à opposer à la discipline bourgeoise, mécanique et autoritaire, une contre-discipline prolétarienne autonome et spontanée. Les variantes ont été depuis fort diverses, mais il s'est toujours agi d'une manière ou d'une autre, d'échapper à l'emprise d'une conception dominante du monde, routinière, familière, en parvenant à forger une vision alternative consciente. Dans la mesure où les individus sont plongés dans les évidences d'une conception du monde qu'ils ne problématissent pas, ils sont contraints de penser de manière désagrégée et occasionnelle. A l'inverse, grâce au savoir, les individus sont censés être capables de problématiser leurs situations de vie, de sortir d'un état non réflexif ou routinier, en parvenant à se hisser à une conception du monde réflexive et cohérente. Grâce à ce travail, l'individu doit devenir un « protagoniste », hier de l'histoire, aujourd'hui plus modestement de sa propre vie. En résumé : dans cette perspective, la connaissance critique est toujours supposée informer plus ou moins immédiatement l'action. Mais est-ce bien toujours le cas ? Un surplus de connaissance mène-t-il nécessairement à un surplus d'action, voire de libération ?

Les voies de passage de l'ignorance au savoir, et de celui-ci à l'action, par le biais de la critique, sont bien plus complexes que ce qu'un récit largement œcuménique ne le laisse entendre. Certes, une partie de la sociologie s'est efforcée de distinguer entre divers types de résistances ou d'obstacles selon qu'il s'agit de la fausse conscience, de la mauvaise foi, de l'ignorance, de l'erreur, du cynisme, de la conscience déchirée. Certes encore, la sociologie n'a cessé de questionner le lien entre les cadres d'interprétation et les opportunités d'action, comme depuis des décennies le font les théoriciens de la mobilisation de ressources.

Et pourtant ces démarches laissent souvent en-dehors de la problématique les dimensions proprement morales. Or, c'est dans ce sens qu'il faut interroger le lien d'usure repérable entre la posture critique et une sorte de fatigue de l'opinion publique face à un certain discours de la dénonciation. Sartre a vécu toute sa vie durant avec l'illusion qu'il suffisait de dénoncer le scandale de l'oppression pour parvenir, si peu soit-il, à rétablir le sens de la vérité. Notre situation actuelle oblige à reconnaître les limites de cette attitude. Dans ce sens, le dérapage de certains intellectuels, au-delà des narcissismes individuels, traduit parfois un véritable désespoir. Que faire lorsqu'il ne suffit plus d'écrire pour « intervenir » sur les événements ? Que faire lorsque la dénonciation, en dépit de sa vigueur comme topique de la critique au quotidien, n'attire pas, ou de manière étrangement sélective, l'attention du public ? Bien sûr, aucun sociologue n'est naïf au point de penser que la publication de ses recherches pourrait mener à un changement social, qu'il suffit de connaître ou repérer les inégalités pour

qu'elles soient corrigées. Mais il faut tirer toutes les conséquences du fait que nous ne sommes plus dans un monde dans lequel l'ignorance des faits pouvait encore tenir lieu, pour certains, d'excuse morale. Et il ne s'agit même plus de dire que les gens ne voulaient pas entendre ou ne voulaient pas savoir, comme cela a pu être parfois le cas à propos de l'expérience des camps de concentration. Il faut se rendre à l'évidence que l'opinion publique est désormais le plus souvent informée, et qu'elle reste indifférente.

La dénonciation s'est répandue en métastase durant le XX^e siècle. Elle a accompagné avec raison l'expansion du pouvoir totalitaire, tout comme la politisation de domaines jusque-là à l'abri du regard critique, mais ce faisant, elle a fini par saper au fond ses propres bases. Pour employer une expression de Simmel, nous sommes blasés face à la dénonciation. Certes, il y a de scènes qui nous choquent toujours, et les violences politiques dénoncées ou montrées par les journalistes ont encore un rôle de catalyseur, souvent d'une empathie morale, parfois d'une prise de conscience, plus rarement d'une ébauche d'action. Mais lentement, se répand une aboulie, un état d'esprit collectif faisant que notre capacité d'indignation morale face aux injustices s'affaiblit considérablement.

Grâce en partie aux progrès des sciences sociales, l'opinion publique tolère moins aujourd'hui l'emprise des discours déconnectés des faits sociaux. De ce point de vue, des transformations bien réelles sont observables, ne serait-ce que les connaissances sociologiques informent davantage les discours des acteurs. Et pourtant, comment ne pas être sensible au fait que l'augmentation de la réflexivité des acteurs sociaux sur eux-mêmes s'accroît plus rapidement que leurs capacités d'action. A terme même, et dans des figures pour le moment extrêmes et plutôt rares, voire carrément pathologiques, la connaissance devient un succédané de l'action, à la fois une explication de sa faiblesse et une excuse du dégageant de l'acteur. Ou encore, et pour les acteurs les plus instruits, elle opère un formidable levier de neutralisation critique puisque l'acteur « connaît » l'objection, même s'il se garde bien d'en tirer une quelconque conclusion pratique.

Le savoir social est en partie responsable de cette situation. Nous vivons peut-être davantage que par le passé avec une conscience accrue des abus, des injustices, des horreurs, mais surtout nous vivons au milieu d'une intelligence croissante des interdépendances des phénomènes sociaux. Et c'est dans ce sens que la sociologie a participé, souvent involontairement, à la remise en question des valeurs de la dénonciation. Si elle ne nous choque plus guère, ce n'est pas seulement parce qu'il y aurait une sorte de relâchement moral généralisé, dont se plaignent les conservateurs depuis toujours, ou par simple aboulie, mais aussi parce que lentement, avec l'extension d'un certain type de connaissances, nous ne sommes plus capables de reconnaître, ou d'anticiper, de manière très prosaïque, le « coût » qu'une quelconque intervention publique aurait sur nos vies.

Autrement dit, la sociologie a créé un espace d'action particulier, allant fort souvent à l'encontre d'une volonté de solidarité et de mobilisation classiques. La prise de conscience croissante de nos limites d'intervention sur le monde social, pour beaucoup grâce aux connaissances produites par la sociologie dans la perception des différents risques sociaux, fait basculer en partie les stratégies de contestation vers des logiques davantage ancrées sur la protection. Les causalités ultimes étant trop lointaines les acteurs ont tendance, plus ou moins aidés en cela par les connaissances sociologiques, sa vulgarisation ou sa perversion, à développer une série de stratégies pour se mettre à l'abri du monde, transférant à d'autres les risques de la vie moderne. (p. 144 à 147)

Enjeu

Mais ces difficultés procèdent aussi, et c'est ce sur quoi nous nous attarderons, des modifications repérables du côté de la domination sociale. Pendant longtemps le cœur critique de la démarche sociologique, et non plus seulement donc de la posture de l'intellectuel critique, a été de montrer derrière l'ordre, les conflits. Il s'est agit de critiquer les images d'une modernité conquérante s'identifiant au progrès, et la confiscation par les élites du monopole de la raison. La sociologie, bien davantage et avec bien plus de force que d'autres disciplines, a su montrer la part de domination que comprenait ce processus, mais surtout jusqu'à quel point l'exploitation et l'aliénation étaient inhérentes aux sociétés industrielles des classes. Au-delà alors de prises de positions politiques personnelles, cette attitude critique lui était consubstantielle, tant elle a su montrer les situations d'incertitude derrière la rationalité supposée des organisations, et les conflits de classes derrière les valeurs d'une société. En bref, trouver derrière l'opacité des processus, un responsable. L'ordre social apparaissait comme une évidence et le conflit comme une réalité bien plus fragile et « cachée » ou comme une réalité participant à son maintien.

Dans l'histoire de la pensée sociologique, et en dépit du changement de langage, c'est bel et bien la formule de Marx du passage de « l'apparence » à « l'essence » qui a le mieux synthétiser cette volonté critique. Or, à ce sujet, nos sociétés ont aujourd'hui moins à faire au niveau de leurs représentations avec l'ordre et le fixisme des formes sociales, qu'avec le « désordre ». Que l'on pense à la représentation libérale de la société de marché (où tout bouge), à certaines images de la mondialisation (où tout est dérégulé), à une certaine représentation de la société (où tout est une affaire de réseaux), ou encore une représentation de l'exclusion comme une fatalité (puisque'il n'y a plus d'adversaire social identifiable), un bon nombre de nos représentations sociales en appelle à un renouveau de nos compétences critiques.

Dans un contexte de ce type, la posture critique doit s'infléchir. D'une part, il lui faut affronter les conséquences de l'absence d'une idéologie dominante, se défaire alors de ce qui a été, et reste souvent encore sa prétention majeure, découvrir les rapports de domination « derrière » l'apparence des événements. Désormais, elle doit se résoudre à tirer toutes les conséquences d'une domination faisant l'économie de l'imposition d'une vision globale du monde. Souvent, il ne s'agit plus de dénoncer des pratiques cachées de domination, mais de donner un sens à des situations de plus en plus transparentes, où parfois donc, y compris lorsqu'ils ont une compréhension des phénomènes, les individus ont l'expérience d'un englobement existentiel dont ils se sentent bien davantage les victimes que les acteurs. D'autre part, la posture critique doit reconnaître des modifications au sein de la longue tradition d'une démarche visant à permettre aux acteurs d'avoir une meilleure compréhension du monde. Pour cela, elle doit faire davantage que de s'efforcer de clarifier les principes de justice à l'oeuvre dans les critiques sociales ou dans les justifications des acteurs. Elle doit participer, plus activement que par le passé, à la production d'une solidarité d'un nouveau genre exigeant, parce que les contraintes sociales agissent davantage à distance, un surcroît d'imagination dans la mise en relation d'acteurs éloignés et placés néanmoins sur un même axe de domination.

La sociologie, dans sa vocation critique, doit rompre avec la prétention d'un travail d'imputation global, car les aspects de la domination sont désormais trop divers pour être ramenés à une perspective unique. Certes, dans des bien des domaines restreints une mise en rapport de ce type est toujours présente, mais elle ne permet plus de

rendre compte de tous les effets collatéraux à l'oeuvre, de la pluralité des responsabilités en action. C'est pourquoi interpréter ces situations exclusivement comme des rapports sociaux qui n'ont pas pu s'engager en tant que tels, et appelant à une conflictualisation, risque de laisser échapper une partie du problème. Le négliger mène à un travail critique insuffisant. Souvent, au mieux, à l'aide du savoir social, l'acteur parvient, mais souvent en-dehors de toutes possibilités d'action, à se forger une représentation plus large des causalités à l'oeuvre qui tient alors lieu de structuration plus ou moins imaginaire d'un rapport social absent. Mais l'acteur reste d'autant plus replié sur lui-même que les enjeux semblent hors de sa portée. Le rapport du sociologue à l'acteur ne peut alors que se traduire presque inévitablement par divers formes de déception pratique, puisque les acteurs sont au moment même où ils « comprennent » leur situation sous l'effet d'un engrenage de rapports sociaux, persuadés qu'ils ne parviendront pas à les modifier. Ici, la lucidité, la mise en intrigue et en récit des causalités de leur propre malheur vont très souvent de paire avec la prise de conscience, paradoxalement, de la fermeture pratique des horizons. L'acteur se frustre parfois d'autant plus qu'il est devenu conscient de la situation. La prise de conscience ne libère pas, n'amène pas à l'action collective, mais se traduit par une amertume. Avouons-le : dans ces situations, la connaissance sociologique est ce qui permet, étrangement, le à sage de la fatalité au ressentiment.

Au moment où les interconnexions se généralisent, les situations de vie ont tendances à se séparer analytiquement. Le monde apparaît souvent, dans l'imaginaire contemporain, à la fois comme de plus en plus intégré pratiquement, et de plus en plus analytiquement opaque et disjoint. D'ailleurs la capacité d'engagement à distance sur des affaires politiquement distantes, qui devient une exigence citoyenne indispensable dans le monde d'aujourd'hui, en pâtit fortement. Pour la restaurer, il faut, quelques soient les possibilités d'analyse unitaire, en termes d'explications causales, parvenir davantage à montrer la proximité des épreuves auxquelles sont confrontés les individus. La posture critique doit permettre à l'acteur de comprendre en termes sociaux des situations qui l'avait trop tendance à vivre comme personnelles, comme les études féministes ont su, bien mieux que d'autres, le montrer depuis des années. Le but est ainsi de parvenir à socialiser ces épreuves, leur ôtant une partie de leur charge négative, parvenant même à faire que des dominations ordinaires qui ont aujourd'hui trop naturellement tendance à se psychologiser soient, grâce en partie à la connaissance sociologique, resocialisées.

La sociologie, dans sa vocation critique, peut participer à ce travail en modifiant quelque peu ses récits analytiques afin de rendre compte la similitude des états et des épreuves de domination entre groupes sociaux placés, cependant, dans des univers sociaux distants et fort différents en apparence. A trop s'attarder sur le dévoilement des causes, « l'essence » de la domination, la sociologie critique délaisse le nouvel enjeu. A savoir, la production du sentiment de ressemblance à défaut duquel la solidarité n'est pas possible. Certes, ce travail n'est plus censé déboucher directement, comme jadis le prônait la critique, vers un surplus d'action. Et il n'est ni le seul ni le principal apanage de la sociologie. Mais elle doit prendre acte que la prise de conscience passe désormais moins par un réveil critique que par un souci de communication des malheurs. Pour cela, il ne suffit plus de montre les interdépendances structurelles. La reconnaissance de la souffrance de l'autre reste vague, parce qu'elle est alimentée par le sentiment que trop de choses nous séparent. (p. 150 à 153)